

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES. } No. 46, Rue Grant, St. Roch.
} No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 7, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a six et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, au z. n. r. t. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez Mr. ANT. MATTE Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal.—Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières.—Chez M. OLIVIER DUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Québec, 3 Mai, 1841.

No. 43.

MÉLANGES.

LE SAPEUR.

On a bien raison de dire que tous les goûts sont dans la nature. Il existe des hommes qui aiment les haricots rouges, d'autres qui adorent la musique de M. Hector Berlioz, d'autres qui raffolent de la salade au lard, d'autres enfin qui feraient des bassesses pour avoir leurs entrées au théâtre des variétés. On doit donc apprendre sans surprise qu'il existe à Paris des hommes très forts, très robustes, payant exactement leur contributions, jouissant de presque toutes leurs facultés et vaccinés, qui font consister le parfait bonheur sur la terre à s'affabler d'une grande barbe postiche pour figurer en tête de la garde nationale parisienne en qualité de *sapeurs*.

Le sapeur est encore une des curiosités que la capitale seule peut se flatter d'offrir aux regards d'un public idolâtre. En province, le sapeur n'a jamais fait son apparition dans les rangs de la garde nationale; les provinciaux sont trop

peu avancés dans la civilisation pour saisir tout ce qu'il y a d'utilité véritable dans un homme placé en tête d'une légion avec une grande barbe, une grande hache et un tablier blanc. Les fermiers de Normandie ou les paysans de Lorraine ne comprendraient l'utilité du sapeur qu'au cas où on le placerait tout en haut des cerisiers pour effrayer les moineaux. Stupides Normands ! ganaches de Lorrains !

Le ministre de la guerre déjà depuis plusieurs années, a réduit le sapeur de la troupe de ligne à sa plus simple expression en lui enlevant sa grande barbe. Après de nombreuses commissions et des enquêtes multipliées, il fut reconnu que la force humaine n'avait nullement son siège dans la barbe ou dans les cheveux, comme du temps de feu Samson ; la révolution de 89 avait changé tout cela, et la moustache seule fut tolérée comme ornement martial.

De nos jours, la barbe est uniquement l'apanage des sapeurs de la garde nationale parisienne, d'Albéric Second et de quelques autres mentons excentriques, de plus des licteurs et grands-prêtres du Théâtre-Français. Les poireaux en ont aussi.

Si le sapeur n'est pas beau, en revanche il est parfaitement inutile. Son emploi consiste uniquement à précéder la légion dont il est loin de faire le plus bel ornement, pour lui ouvrir passage à travers les flots de gamins qui se précipitent tous les jours partout où il y a un spectacle gratis. Or, comme l'aspect du sapeur offre un coup d'œil très-baroque dont le gamin est excessivement friand, il se trouve que les légions font le contraire de ce qu'elles devraient faire pour s'avancer tranquillement dans les rues : au lieu de placer les sapeurs en tête, on devrait les placer en queue de la légion ; alors tous les gamins, au lieu de précéder les bataillons, se contenteraient de les suivre, et le colonel respirerait librement, tandis qu'il est aujourd'hui étouffé par la masse des jeunes compagnons du sapeur.

Voilà, je le répète, à quoi se bornent les fonctions du guerrier-citoyen à tablier blanc, car il est bien convenu dans l'engagement du susdit qu'en temps d'émeute et de barricades, lorsque le gouvernement est sapé jusque dans sa base, le sapeur ne doit saper rien du tout.

Du reste, en disant que le sapeur ne sert qu'à fendre les flots des gamins, qu'à saper cette broussaille importune qui obstrue le chemin des légions, nous commettons un erreur. Le sapeur sert encore à un autre usage, et même sous ce second point de vue il rend un véritable service aux pères et mères de famille. Lorsque un jeune moutard absorbé dans le douloureux enfantement de ses dents, s'est permis de crier durant plus de neuf heures en une seule nuit et se dispose à continuer pendant onze heures de la journée, la maman n'a d'autres ressources que de menacer l'enfant de *Croquemitaine* ; or, si la providence fait passer une légion ou même un simple bataillon civique sous les fenêtres de la maman désolée, le sapeur joue merveilleusement le rôle de *Croquemitaine*. C'est là un des plus grands bienfaits de la garde nationale.

Pour être admis à figurer au nombre des sapeurs parisiens, il ne suffit pas d'être saisi un jour de la monomanie de la grande barbe et de se dire : « Oh sapeur ! que je serais flatté d'être sapeur ! c'est décidé je m'en vais me faire sapeur ! » Diable, comme vous y allez ! les colonels des douze légions sont très difficiles dans le choix : une balance est établie à l'état-major général, et on ne peut pas être admis à moins de peser au moins 200 kilos. Les légions ne veulent avoir à leur tête que des abdomens faisant ressortir avantageusement le vaste tablier de cuir blanc, et appartenant à des hommes qu'on puisse supposer nourris

saines doctrines et gonflés de l'importance de leurs fonctions. Dès qu'un sapeur commence à perdre de son embonpoint, le conseil de la légion le condamne immédiatement à six mois de Racahout forcé !

Il en est des sapeurs comme des melons, les plus gros sont les meilleurs.

Une fois rentré dans le sein de ses foyers domestiques, une fois qu'il a déposé ses insignes de sa dignité, le sapeur ne garde plus rien de son air rébarbatif : il est bon père, bon époux, bon charcutier, et ne reprend son air martial et sa grande barbe que lorsqu'il faut aller parader dans la cour du Carrousel, ou lorsqu'un voisin qui ne peut s'endormir vient le supplier de jouer près du moutard ingé le rôle du Croquemitaine ci-dessus. En ces sortes de cas, il fait le féroce et le terrible avec la complaisance la plus bienveillante et la plus exquise bonté. Quand le sapeur pose pour un portrait à l'huile qui doit être exposé au salon du Louvre, il se fait peindre en grand uniforme ; mais lorsqu'il fait seulement dessiner un petit médaillon au visocalque destiné à être donné à sa femme ou à sa maîtresse (car le sapeur est quelquefois immoral), il se contente de poser en tenue bourgeoise et charcutière.

Le sapeur, grand enfant, devient excessivement vieux..... Sans doute en vertu de cet axiome :

Lorsqu'ils ont trop d'esprit les enfans vivent peu.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 3 MAI, 1841.

BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

REVUE DE QUÉBEC.

LE MOIS D'AVRIL.

Le mois d'avril a fait ses farces, il nous en a fait des poissons,—poisson de mois, va !

Est-on rendu au milieu de mars, rien n'est plus charmant : la neige disparaît ; le soleil luit ; les trottoirs se dépouillent de leur couverture de glaces, les dames de leurs longs manteaux, en n'en conservant que le grand col et la petite capuche ; les dandys hissent sur le sommet de la tête le chapeau de castor à large bord ou la petite calotte de toile cirée ; le chasseur déraille son fusil et huile ses bottes ; les rues ne sont plus que trous et bosses ; on pènt à peine faire vingt pas sans être prêt à rouler dans l'ordure, ou à se déboîter la cheville du pied dans un canal, ou mieux encore, sans être criblé de glaçons par les gamins qui *buchent* la glace à qui mieux mieux ; enfin, voilà le printemps, dit-on ; tout le monde est content, excepté les pulmoniques et les consomptifs, qui n'aiment point à entendre le chant du rossignol, parceque c'est un chant de mort pour eux, selon les médecins, et les vieilles femmes. Avril arrive, l'humeur froide

la tête blanche de neige ; en peu de jours il remet nos rues à leur niveau de février, et nos poêles à leur chaleur de janvier, les dames reprennent le manteau, les dandys le casque, le chasseur siffle en attendant la bécasse, le gamin *pellotte* un coin du trottoir pour jouer à la toupie et au bouton ; depuis la corneille jusqu'au rossignol, depuis le jeune *lion* qui se frise les cheveux, jusqu'au mendiant qui se chauffe au soleil, tous, gens et bêtes, en sont quittes pour un poisson d'avril. C'est un mois qui a la tête froide et les pieds chauds. Après nous avoir fait damner pendant vingt-quatre grands jours, il fait sa besogne en six, et disparaît le septième en nous laissant les pieds dans la boue et les réglemens du conseil de ville sur le dos : Dévorez la glace pendant huit jours ou vous payerez l'amende le neuvième jour de mai, dit le conseil.

Vraiment, de tous ces tours, de toutes ces tromperies qu'on appelle poissons, le moins salé fut celui de la nouvelle de la mort de Mr. Thomson ; répandue sans doute par quelques uas qui désirent ardemment le bien du peuple. Cependant, il n'y a pas du tout de finesse de répandre ainsi la consternation dans le pays, en le faisant passer subitement de la joie fictive à la triste réalité ! Et puis, je vous le demande, qu'y aurait-on gagné en perdant notre poulet ? d'être réduit à vivre sous le commandement d'un cheval de bataille, ou pour parler plus civilement, d'un militaire. Car la jolie place d'administrateur du gouvernement des Canadas serait tombée, avec tous ses bénéfices, sur la tête du brave et glorieux général inconnu Jackson, et je vous assure que c'eût été perdre des coups d'éperons pour recevoir des coups de fer, aussi est-il généralement reconnu qu'on n'aurait rien perdu en perdant Mr. Thomson.

Un malheur n'arrive jamais sans l'autre, dit-on ; le pauvre Poulet malade, a pu juger de la vraie vérité de ce proverbe : tandis qu'il s'amusait à prendre des poudres pour adoucir sa goutte, une de ses *poulettes* prenait la poudre d'escampette avec un des paons du poulailler gouvernemental ; la jeune *poule* préférait un jeune paon alerte et confiseur, à un vieux poulet goutteux et gouverneur, chacun a son goût, les *poules* comme les autres. C'est si peu ragoûtant la goutte que les poules s'en sauvent, pas vrai Poulet ?

Depuis la goutte, jusqu'à la politique, tout contribue à faire étouffer Mr. Thomson, il n'y a pas même jusqu'au conseil de ville qui n'y mette la main. Mr. Thomson en formant ce conseil a formé un corps sans cœur. Quoi ! refuser d'imposer des taxes et de payer la police, les deux meilleurs soutiens de l'administration, il n'y a pas autrement à dire, le conseil n'a ni cœur ni honneur. Les gens comme il faut, et pourvus de ces deux choses, comme Mr. Russell et Mr. Jones en font la grimace. Tiens, j'y songe, eh mais c'est vraiment curieux de voir ces deux messieurs faire la grimace, ils n'ont pourtant pas la figure à ça, les gens qui les connaissent, un tant soit peu seulement, en sont vraiment étonnés.—Malgré tout, je ne vois pas que Mr. Thomson aurait lieu d'être fâché contre notre corporation, car elle a joliment doré la pilule qu'elle lui a fait avaler, au sujet des taxes et de la police, en anglifiant nos rues de la plus élégante manière. Les noms français qu'elle n'a pu anglifier autrement, elle leur a retranché les accents, et quand il n'y avait pas d'accents elle en a fait des mots-galimatias ; par exemple, on voit le nom de la rue D'Aiguillon, anglifié d'une curieuse manière, à la place de l'A, la seconde lettre du nom, elle a mis un V à l'envers Λ ; voyez vous cette finesse, personne ne pourra lui dire que ce nom là est français, c'est toujours autant de pris pour mériter un prix, j'espère que l'anglicisateur général Lord Sydenham le lui accordera. Quand à moi, si, comme

lui, j'avais seulement pour quelques cent louis de manches de haches, je les lui enverrais sur le champ, pour lui faire assommer tous ses serviteurs, afin qu'en assommant toute la bande elle punisse l'impudent qui eut l'effronterie d'enfreindre ses ordres en laissant une ancienne enseigne française, dans la rue St. Jean du faubourg du même nom, c'est une honte aussi, les habitans de cette rue ne regardent que celle-là, quoiqu'elle soit infiniment plus petite que les autres. En assommant tous ses serviteurs pour punir celui qui a commis cette bêtise, elle s'ingérerait encore Lord Sydenham, parceque comme lui elle ferait de la « justice égale. »

Quant aux grandes mesures politiques, personne n'y comprend rien. Le gouverneur actuel a si bien compris et si bien mis en pratique la maxime des tyrans « divisée pour régner » que lorsqu'on est venu à essayer de s'entendre sur la marche à suivre dans le prochain parlement uni, on s'est trouvé le bec à l'eau. Dans une partie de la province, les réformistes veulent appuyer l'administration des bâtons ; dans l'autre, ils ne le veulent pas. D'un bout du pays les torys veulent de Mr. Thomson, de l'autre ils le repoussent. Ça va être étrangement farceur de voir tous ces *grands hommes*, dénomination dont le baron de Toronto se sert pour désigner les représentants, de les voir dis-je, réunis dans l'hôpital de Kingston pour remédier aux maux du pays. Je crois qu'il va régner une certaine petite confusion dans cette consultation de médecins de nouvelle espèce. Les uns vont essayer d'amputer différentes parties du bill d'union, quelques autres vont chercher à appliquer des cataplasmes aux plaies du Bas-Canada, il y en a qui vont travailler à purger l'administration de toutes ces impuretés, ceux-là auront une forte besogne, le plus grand nombre va tâcher de tâter le pouls des places lucratives, d'autres veulent modérer l'appétit des officiers publics, quelques-uns s'amuseront à donner des coups de lancettes à Mr. Thomson, enfin le plus petit nombre se prépare bravement à administrer le baume de la réforme à nos maladies intérieures. Aucun d'eux cependant n'ose affirmer que le pays qui souffre se trouvera soulagé à la fin de la session ; il n'y a qu'une chose de bien certaine, c'est qu'on va faire suer le peuple et qu'on va donner d'abondantes saignées à la bourse publique. Fichtre ! l'hôpital de Kingston doit redresser les oreilles par le temps qui court. Notre pauvre chambre d'assemblée les a bien basses de ce temps-ci, après s'être vue élevée au rang de château, après avoir été abaissée à celui de casernes de volontaires, elle est réduite de nouveau à servir de salle de festin aux jeunes gens de la tempérance. C'est une gloire peu énivrante.

L'Angleterre, notre tendre mère, veut absolument nous enrichir malgré nous. Sans doute on va me demander de quelle manière. Eh ! parbleu, par un moyen bien simple, en réduisant les droits sur les bois de la Baltique. Depuis longtemps elle nous envoyait ses bûches, qui remplissaient ici les rôles de mannequins politiques, mais elle emportait nos plançons, ainsi il y avait compensation, toutefois depuis peu une idée libérale lui est passée par la tête, et à l'avenir elle nous enverra ses bûches et de plus nous laissera nos plançons ; comme on le voit l'avantage sera pour nous. Eh ! bien, ma foi, oui, risée à part, l'avantage serait pour nous en effet si nous voulions profiter de cette bonne occasion qui se présente de nous enrichir entre nous en nous engageant à ne plus faire usage d'aucun article importé dans le pays, et de ne faire usage que des choses fabriquées dans le pays. La métropole ferme ses ports à notre commerce de bois, fermons lui le nôtre à son commerce d'importation. Et, pour me servir d'un terme vulgaire,

d'une pierre nous ferons deux coups : nous travaillerons à la cause du pays, et nous procurerons un moyen de subsistance à cette foule de nos compatriotes qui va se trouver plongée dans la plus grande misère, à la cessation du commerce de bois, en cela nous imiterons les Irlandais auxquels on nous a souvent comparés, qui se sont engagés à ne faire usage de rien de ce qui ne serait pas fabriqué dans leur pays, tant que justice ne serait pas faite à l'Irlande. Déjà les sociétés de tempérance ont surmonté un grand obstacle à la réalisation de ce plan. La société des dames de Nicolet si elle s'étendait, comme il est à désirer par tout le pays, aiderait beaucoup aussi en modérant la passion du luxe chez le beau sexe. Si nous le voulons nous pouvons réussir sans aucun doute, et pour cela nous n'avons besoin que de faire un effort, et cet effort vaudra plus pour le bien du pays, que toutes les résolutions, les protestations, et les supplications que nous pourrions adresser à l'Angleterre ; vu que c'est du temps perdu et du papier jeté au feu, que ces sortes de démarches auprès des autorités métropolitaines. Qu'on suive mon conseil et on m'en dira des nouvelles.

A ce propos j'ai quelque chose à dire à Mr. l'Imprimeur du *Canadien*. Il me semble, à moi qui ai parfois de curieuses idées, que quand une fois on a fait fortune, ou même quelque chose d'approchant, comme lui au moyen du peuple canadien, on ne doit pas, comme il le fait, annoncer publiquement qu'on donnera la préférence à des ouvriers étrangers, quand surtout dans la branche qu'il en demande (un pressier) le Canada peut en procurer d'aussi bons, sinon de meilleurs que les pays étrangers. De plus, Mr. l'Imprimeur du *Canadien* n'a pas seulement le mérite d'en avoir eu le premier l'idée, puisqu'il n'a fait que traduire, et mettre son nom au bas, l'avertissement d'un imprimeur anglais de cette ville ; quand on veut singer les autres on doit prendre garde si, en le faisant, on ne froisse pas les intérêts de ses compatriotes, de qui on tient l'avantage de pouvoir avoir des ouvriers à son service. J'aimerais aussi à savoir, tant je suis curieux, si c'est pour être fidèle à sa devise : *Notre langue*, que Mr. l'Imprimeur du *Canadien* met à la tête des encans qui se publient dans son papier, les mots : *Auction sales, auction, sales at auction*, surmontés de deux maillets. On pourrait penser que c'est pour anglifier les canadiens à coups de maillet. Cela cadre peu avec la politique de son éditeur, qui défend si chaleureusement les canadiens contre l'anglification.

L'ARTISAN.

ENCORE DES PÉTITIONS!

ALLONS-NOUS BIENTÔT EN FINIR ? ÇA COMMENCE A DEVENIR ENNUYEUX!

et qui plus est deshonorant.

Nous voyons dans la *Gazette de Québec*, numéro de samedi, la convocation d'une assemblée publique pour prendre en considération la convenance d'adresser des Pétitions à sa majesté et au Parlement contre tout changement dans les droits sur les bois de construction !

Véritablement il y a des gens qui sont incurables dans leur pétitionomanie ; qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il gèle, qu'on les réjouisse, qu'on les écorche tout vifs, qu'une princesse royale vienne au monde sans qu'il y ait de sa faute ; tout est pour eux matière à requête, à félicitations, à suppliques. Et cependant il me semble que depuis quelques centaines d'années le cas qu'on a fait en Angleterre de ces documents devrait les guérir de toute idée d'en recommencer de nou-

veaux. Croient-ils par hasard que dans ce pays là on manque de fadaïses ou de papiers pour se..... moucher le nez ? Il faut le croire car c'est bien là le seul usage auquel on ait consacré jusqu'ici les innombrables pièces de ce genre fournies par le Canada à sa mégère-patrie.

Quand à nous qui sommes assez bon garçon de notre nature, nous serions fort disposé à rire bonnement de ce genre de récréation assez innocent ; mais nous ne pouvons nous empêcher d'être fâché tout rouge en voyant la persévérance avec laquelle on déshonore le nom canadien. Oui certes nous pensions le tems des pétitions passé ; les génuflexions sont aujourd'hui d'autant plus ridicules qu'elles sont inutiles. Qu'on laisse à quelques marchands anglais ou anglicanisés le soin de supplier qu'on ne leur ôte point le pain d'autrui de la main ; mais du moins que tout homme qui porte un nom et un cœur canadiens méprise d'aller désormais placer son nom au bas d'une requête destinée à traverser l'Atlantique, avant qu'on lui dise à quoi ont servi les précédentes. Mais, s'écriera-t-on, le pis est le seul retour que nous puissions faire à l'Angleterre pour ses marchandises, et l'exploitation de ce commerce fait vivre un nombre considérable de familles. Folie, que tout cela, car l'agriculture, l'industrie manquent de bras. Que ceux qui allaient couper et transporter du bois se mettent à remuer la terre ; ils trouveront en elle plus de reconnaissance que dans l'égoïste négociant. Si on ne peut payer les produits de l'Angleterre, qu'on s'en passe : on s'en trouvera mieux, moralement et physiquement. Si vous considérez la destruction de cette branche de commerce comme un malheur, souffrez-le en silence, plus les choses vont mal, plus tôt elles iront bien ; mais n'allez pas aider de votre nombre ces marchands qui ont si long-tems consacré la meilleure partie de leur or à vous forger des fers. Qu'ils aillent s'ils le veulent demander secours à leur Thomson s'ils ont si bien soutenu, qu'ils disaient si honnête, si habile ; pour vous vous ne trouveriez qu'abaissement, qu'ingratitude. Celui qui se laisse tromper une fois, fait preuve de bon cœur, mais s'il se laisse tromper deux fois, il ne fait que preuve de sottise. A bon entendeur salut, nous reviendrons peut-être sur ce point plus au long et à tête reposée, pour le présent nous croyons exprimer la réclamation d'un grand nombre, en disant que nul canadien, ayant à cœur la dignité de sa patrie et sentant comme on le doit, les traitements qu'on lui a fait subir, ne saurait honorer de sa signature une autre pétition.—Il n'y a plus qu'une chose à demander à l'Angleterre, c'est qu'elle nous laisse tranquilles.

Un auteur qui traite de l'habitude de se donner la main fait la remarque philosophique suivante :—Une jolie dame qui donne la main à un monsieur qui ne la baise point doucement, peut dire à coup sûr que cet être-là a le cœur sept cent treize-vingt dix-neuf-fois plus petit qu'un grain de moutarde.

Un journal publiait il y a quelque tems l'annonce suivante :—Un homme a besoin dans une famille respectable d'un garçon bien recommandé pour aller acheter et conduire deux chevaux de luxe et d'un caractère religieux.

Ignor Porcelli, à la demande de plusieurs jeunes messieurs qui se destinent au commerce ouvrira très-prochainement deux classes d'écriture à sa demeure rue de la Harpe, (au-dessus du bureau de P. Plamondon, écr. avocat.) Le cours consistant en 30 leçons d'une heure chaque, et qui auront lieu tous les soirs, (dimanches exceptés) de 8 à 9 heures. Il a réduit son prix de 25 piastres à 5. Ignor Porcelli ne donnera plus de leçons particulières à domicile.

Nos abonnés qui vont changer de domicile devront nous donner leur nouvelle adresse s'ils ne veulent point éprouver l'affreux désagrément d'être privés de notre feuille.

AVIS
AUX MARCHANDS DE CHAPEAUX DE
TOSCANE ET DE PAILLE.

LE soussigné demande à annoncer qu'à l'ouverture de la navigation il aura à offrir au commerce un superbe assortiment de CHAPEAUX à la nouvelle mode française (capotte), dans cartons d'environ 30 chacun.

Sous les rapports de la qualité et de la façon ces chapeaux sont un article de première ligne, sortant d'une des premières maisons de Londres

Aussi,—

Une consignation de Rubans Français à la mode en soie, etc.

C. F. BROWN.

Importeur, Rue Bouché.

*** On a besoin d'un jeune homme respectable comme COMMISS. Un qui aurait déjà servi dans un magasin de marchandises sèches sera préféré.

MAGASIN DE CHAPEAUX DE QUÉBEC
EN GROS ET EN DETAIL.

UN ASSORTIMENT GÉNÉRAL DE CHAPEAUX DE CASTOR FINS, SUPERFINS,
ELASTIQUES ET A L'ÉPREUVE DE L'EAU
AU PLUS BAS PRIX.

Aussi:—

Un Assortiment de Casquettes de Drap,
CHAPEAUX DE PALMIER COUVERTS EN SOIE CIRÉE.
*Couverts de Chapeaux et de Casquettes, Parapluies, Stocks, Gants, Bretelles,
Palettes de Casques, Jugulaires, (Straps) &c. &c.*

J.-B. Corriveau,

No. 15, rue Lamontagne, second magasin après la Porte de la Basse-Ville
Québec, 12 Avril, 1841.

HOTEL DE TEMPERANCE DE ST. ROCH.

LE soussigné informe ses amis et le public en général qu'il a changé sa demeure et qu'il est maintenant dans cette grande et spacieuse maison ci-devant la propriété de M^r. Cazeau, père, en front du Parc du Roi, où il aura constamment en mains toutes sortes de Symples, Custard, Crème à la glace, et Pâtisseries de toutes sortes.

Il se propose aussi d'ouvrir une chambre de lecture, où l'on trouvera tous les papiers-nouvelles

ETIENNE MAHEUX.

Québec, 7 Avril 1841.